

Fernando Pessoa, *Le pèlerin*

La petite bibliothèque

2013

8 pages

stylo-bille, impressions numériques transférées à l'acétone

Transcription manuscrite de passages de *Le pèlerin*,
de Fernando Pessoa, Éditions de La Différence, 2010.

La curiosité innocente des contemplatifs me retenait là de longues heures, absorbé, immobile, à regarder la vie passer sans réfléchir à la vie, m'amusant, à la manière des simples, de l'aspect des choses plus que de leur signification.

Fernando Pessoa, *Le pèlerin*, p. 33.

Des choses de ma vie simples, celles qui auparavant passaient inaperçues commencèrent à m'importuner, et celles qui étaient agréables commencèrent à passer inaperçues ou à devenir étranges, comme des fleurs sans couleur ni parfum. Je ne saurais dire si elle fut lente ou rapide, cette transformation qui fit de moi un autre.

Fernando Pessoa, *Le pèlerin*, p. 39.

Ignorer non seulement la cause réelle de mon angoisse, mais encore sa nature, m'inquiétait par-dessus tout. Aucun sentiment déjà éprouvé, rien de ce que j'avais lu ou dont j'avais entendu parler me ressemblait à ça. Il ne s'agissait pas précisément de douleur, ni d'inquiétude seule, ni d'angoisse pure. Cela me comportait pas l'ardeur du désir, mais c'était du désir; cela me ressemblait pas à la maladie du manque de quelque chose, mais c'était cette maladie; cela n'avait aucun rapport avec des gens, ni avec des choses, ni, tout bien considéré, avec moi-même. Incapable de mesurer ce que c'était, j'étais incapable d'imaginer ce qui me l'enlèverait.

Fernando Pessoa, *Le pèlerin*, p. 40.

Et moi, que pensais-je de cet homme ? Je n'en savais rien ; et c'était ce qu'il y avait de plus étrange. Aimais-je, haïssais-je, craignais-je ce personnage ? Il ne me causait ni amour, ni haine, ni crainte. Il me remplissait d'un sentiment très fort, qui n'était pas un sentiment. Du moins, pas un sentiment connu ; qui n'était pas non plus une addition, ni un mélange irrégulier de sentiments. Il me ressemblait à aucun autre. Il n'était même pas plus vague, ou plus froid, ou plus étrange que d'autres ; il se situait non seulement en dehors d'eux, mais encore en dehors de toute relation avec eux. Je l'éprouvais, je l'éprouvais toujours et il avait l'air, néanmoins, de ne pas être dans mon âme, de ne pas être éprouvé au-dedans de moi.

Par cette description qui me décrit rien, mais qui dit la vérité sur ce que je sentais, on peut imaginer ce que ma vie était devenue depuis que j'avais vu l'Homme en moi.

Fernando Pessoa, *Le pèlerin*, p. 44.

Aucun événement ne viendrait modifier mon état d'esprit. En dehors de ce qui avait produit ce changement dans mon âme, rien d'extérieur ne me troublait, de même qu'auparavant rien n'avait troublé la limpidité naturelle de ma forme d'existence.

Et tout cela - l'absence d'un fait qui aurait détourné mon attention, le scrupule constant que tous avaient de me laisser seul avec moi-même, et le propre refroidissement que je ressentais à l'égard de tous et de tout - contribua à me livrer plus complètement à cette vie sans forme, à ce sentiment sans nom qui était devenu la substance de mon être.

Fernando Pessoa, *Le pèlerin*, p. 42-43.

Je me suis rendu disponible à l'influx de ce vieux mal qui, parce que le tourment qu'il m'infligeait me distraignait, pourrait maintenant, peut-être, me distraire de ma nouvelle douleur.

Mais il ne se produisit pas ce à quoi je m'attendais. Le léger changement qui surgit dans la physionomie des choses quand en elles éclate leur mystère, et celui de tout, venait à peine de se produire ; la coloration des objets et la présence de l'âme devant eux venaient à peine de se manifester dans leur incompréhensibilité, quand je compris que cette angoisse du mystère, éloignée et distincte de mon angoisse habituelle, lui devenait consubstantielle, se fondait en elle. Elles devenaient une seule chose. Mais, à cause d'une certaine absence d'effroi dans tout l'effroi que cela m'avait procuré, je m'aperçus que l'anxiété du mystère n'était pas venue se joindre à mon inquiétude de toujours, mais était restée d'elle. Je sentis qu'elles étaient les mêmes choses que la même chose qu'elles avaient toujours été. Cette constatation devint une troisième angoisse, qui s'ajouta de l'intérieur aux deux autres. [...]

Je me sais combien de temps il m'a fallu pour penser cela, ou le sentir - car je me sais s'il s'agissait de pensée ou d'émotion.

Suivre la route ? Pour quoi faire ? Et jusqu'où ? Ah, s'il me m'avait pas dit pour quoi faire, ni jusqu'où, c'est que je devais la suivre seulement pour la suivre, seulement pour la suivre jusqu'au bout, seulement pour elle-même, sans rien chercher, sans rien vouloir, sans vouloir arriver nulle part. Et je devais suivre la route, me penser qu'à la suivre, désirer seulement me jamais la quitter.

Fernando Pessoa, *Le pèlerin*, p. 56.

Pour quelle raison alors avais-je eu l'idée, quand j'avais pensé à suivre la route dans le seul but de la suivre, de la suivre jusqu'au bout, parce que c'était la seule vraie façon de la suivre, de rechercher l'Homme en moi ? Pourquoi une vie était-elle contenue dans l'autre et, je me sais de quelle manière, était-elle l'autre ?

Fernando Pessoa, *Le pèlerin*, p. 57.

Longtemps j'ai suivi la route, m'enfonçant toujours davantage à l'intérieur du pays. De ce qui s'est passé au cours du voyage il n'y a rien à rapporter, parce qu'il me m'est rien arrivé d'autre que ce qui arrive à tous les voyageurs, quand ils n'ont rien de plus à raconter que la joie du parcours à certains moments et leur fatigue heureuse à l'heure de s'endormir, le soir, dans les auberges, contents de l'étape du jour.

Fernando Pessoa, *Le pèlerin*, p. 61.

Tout cela est peut-être un portrait exagéré, parce que, finalement, elle n'était qu'un animal humain instinctif, lié à la vie par tous les sens et gouverné par des choses naturelles avec loquacité et splendeur.

Je tombai amoureux d'elle dès que je la vis. Je perdus mon âme pour elle dès que je lui parlai. [...]

Je ne sais dans quel état j'ai vécu depuis que je l'ai rencontrée. Quant à elle, joyeuse et contente de ce qu'elle réveillait en moi, elle m'aimait aussi. Des liens invisibles nous attachaient l'un à l'autre. Chacun de nous les sentait et voulait les sentir toujours. Délicieuse prison que celle où la volonté est prise dans un sommeil confortable, et où l'intelligence ne veut d'autre emploi que celui de découvrir chaque jour de nouveaux enchantements dans l'être aimé, et de nouveaux mots à lui dire qui répètent différemment la même ardeur, et la même ferveur, et le même désir !

Comment l'aurais-je rencontrée, et aimée, si je n'avais pas suivi la route; si, en suivant la route, j'avais rencontré ce que je n'avais jamais rencontré auparavant, n'était-ce pas là le but de la route, et me l'aurais-je pas suivie dans ce but? J'étais parti à la recherche de l'inconnu; cette femme, avant que je la connaisse, était pour moi l'inconnu. L'amour, avant que je le rencontre, était ce que je n'avais jamais rencontré. Pourquoi me m'arrêteraient-je pas là, sans avoir voulu m'arrêter? Pourquoi me voulais-je pas ce que je désirais? Que désirer de plus, si je ne voulais rien d'autre, puisque tout ce que je voulais c'était celle que j'aimais?

Mon esprit était préoccupé par ces pensées, et par mille autres tout aussi naturelles et simples; et elles me préoccupaient parce qu'elles me me satisfaisaient pas et que je ne pouvais y répondre. Je ne pouvais y répondre parce que je les enchaînais de telle façon que je n'avais pas avance qu'elles m'avaient pas de réponse. Elles me me satisfaisaient pas, parce qu'elles me me satisfaisaient pas. Ma raison se contentait de leur raison d'être; mais ce n'était pas ma raison que je sentais insatisfaite; et, si ce n'était pas ma raison, pourquoi est-ce que j'employais des arguments qui me relèvent que de la raison, ~~parce qu'ils~~ et me convainquent que la raison, parce qu'ils parlent le seul langage de la raison?

Si, cherchant à découvrir de quelle partie de moi-même je n'étais pas satisfait, je méditais sur ce point et me demandais, naturellement, si c'était du cœur, puisque ce n'était pas de l'intelligence, celui-ci me répondait qu'il était tout entier rempli de l'image de la femme aimée. Quelle guerre se

livrait-elle alors en moi pour que, l'intelligence et le cœur étant dans le même camp, et la volonté étant la récompense pour laquelle le combat était mené, il me restât encore une faculté cachée que les armes alliées de l'intelligence et du cœur me parvenaient ni à vaincre ni à corrompre? Peut-être tirait-elle sa force de son mystère, comme l'ennemi dont le nombre, couvert par la nuit, paraît plus grand, parce que le mystère s'unit à lui, et au mystère la terreur qu'il engendre, et à la terreur l'imagination qui lui est propice?

Fernando Pessoa, *Le pèlerin*, p. 68-69.

Tant d'hésitation eut cependant un effet, sûr et certain sur ma vie. Tout plaisir, sans cesser d'être plaisir, devint douloureux. Quand je voyais la femme que j'aimais, j'éprouvais toujours la même joie, mais je sentais sur cette joie une ombre, ou qui elle avait revêtu des habits noirs. Mon angoisse était intime; parce que les autres ne la remarquaient pas, surtout pas celle qui, étant la cause de ma joie, était la cause de mon angoisse, et, étant celle que je cherchais, était celle dont je ne savais plus si je la cherchais ou non. Si je sentais que je l'aimais, je me demandais si je l'aimais. Si j'aimais autre chose, je me demandais quelle chose, si je n'aimais qu'elle?

Je tentais de me persuader que cette texture était celle de l'espérance, quand l'espérance sait qu'être espérance c'est n'avoir pas encore réussi. Je tentais de me persuader qu'une fois véritablement mienne, cette femme m'apporterait le bonheur qui me manquait dans le bonheur; que mon bonheur était douloureux parce qu'il était incomplet, parce que là où il était incomplet il m'était pas, et là où il m'était pas, constatant qu'il m'y était pas, je constatais que j'étais malheureux.

Fernando Pessoa, *Le pèlerin*, p. 70-71.

Il manquait peu de jours à l'achèvement de mon bonheur quand, seul, en pleine nuit, restant presque des bras de mon adorée, j'ai volontairement jeté mon tourment à son comble, pour le savoir, ou pour qu'il l'emporte sur moi, et pour que ce qui était flou devienne enfin clair. J'ai de nouveau fait défiler devant les yeux de ma raison toutes les pièces de ma logique, et je l'ai fait d'autant plus parfaitement que l'image aimée n'était presque gravée dans mon corps, et qu'elle était présente dans tous mes sens. De nouveau, au feu de ma passion, j'ai chauffé, fondu, trempé mes arguments. De nouveau, je suis parvenu à la même conclusion. Si tout m'indiquait ce chemin, pourquoi ne pas le suivre ?

Mais ici, soudain, mon raisonnement se retourna contre moi et m'arrêta. Parce que si je pouvais qualifier de chemin ce que je voulais, pour bien signifier que je le voulais, combien la route, que j'avais suivie, n'était-elle pas bien plus véritablement un chemin ! Si pour me convaincre de m'arrêter j'allais chercher l'image d'une chose qui ne s'arrête pas, combien cette chose elle-même n'était-elle pas davantage la vérité ! Si son image me servait à rendre vrai mon argument, comment ne serait-elle pas la vérité, d'où j'avais tiré l'image ?

Sans me comprendre, sans even m'interpréter, j'ai arrêté mon esprit. Les idées m'avaient comme déserté. J'étais dans un décent à l'intérieur de moi.

Fernando Pessoa, *Le pèlerin*, p. 72-73.

Mais qu'est-ce que c'était qu'aimer, désirer, vouloir, sinon s'arrêter [du moins dans le désir du chemin ?].

Fernando Pessoa, *Le pèlerin*, p. 74.

